

# BULLETIN SALES'ESIEN

Organe des Œuvres de Dom Bosco  
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVII<sup>e</sup> ANNÉE — N<sup>o</sup> 316 — OCTOBRE 1905.

SOMMAIRE: Le Zèle pour s'instruire de la Religion — Le représentant du Successeur de Dom Bosco en Amérique — — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *La Pampa et la Patagonie, Matto Grosso, Colombie* — Le Culte de Marie Auxiliatrice — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice — Chronique salésienne: *Maltebrugge-Gand, Lippeloo, Turin, Milan, Mosquera (Colombie)* — Bibliographie — Nécrologie: *Mme Veuve J. Conrardy, Mme Joséphine Conrardy, M. le docteur Louwers, M. le chevalier de Lance.*

## Le zèle pour s'instruire de la Religion.

**E**N un temps comme le nôtre où l'on se pique de progrès et de lumière, n'est-il pas étrange que tant d'hommes, même chez les catholiques, se désintéressent de ce qu'il leur importe le plus de savoir? Et pourrait-on toujours excuser de faute grave bon nombre de fidèles de tout âge, de tout sexe et de toute condition sociale qui vivent ou plutôt croupissent dans une ignorance lamentable des choses de la religion? Est-ce mépris affecté chez eux? est-ce respect humain? est-ce un fruit de la négligence? est-ce l'effet de cette erreur grossière qu'avec la première communion finit l'obligation de s'instruire de la religion? faut-il faire

retomber la faute sur les parents ou sur les maîtres?

Quoi qu'il en soit des causes, ces chrétiens laissent s'éteindre en eux le flambeau de la foi, et en cela ils font l'œuvre du prince des ténèbres, l'ennemi mortel de notre nature.

Faisons-nous donc plutôt les coopérateurs de Jésus-Christ, notre divin Sauveur. Tenons pour certain, que l'un de nos premiers devoirs est d'acquérir une connaissance suffisante de notre religion, et que nous devons, en conséquence, nous appliquer tous, selon la capacité de notre esprit et les exigences de notre état, à connaître la doctrine et l'histoire du Christianisme, ce en quoi

consiste l'instruction religieuse. Cette connaissance, de toutes la plus belle et la plus excellente, s'impose à tout chrétien digne de ce nom; elle est nécessaire à tous.

Notre religion a son histoire, elle est aussi une science. Envisagée sous l'un ou l'autre de ces deux aspects, est-il objet qui mérite mieux l'attention et les efforts de l'esprit humain? Est-il objet plus noble, plus sublime et plus parfait qu'une science qui nous élève à la contemplation de Dieu lui-même et nous fait embrasser la création entière visible et invisible dans ses rapports avec Dieu?

Quelle autre science jette des clartés si pures et si brillantes sur tous les grands problèmes de la vie? La science de la religion possède, en effet, outre la lumière de la raison, celle de la foi. Grâce à celle-ci, dépassant les limites des facultés naturelles, elle nous fait atteindre, si petits que nous soyons, des vérités que notre intelligence ne saurait connaître par elle-même, quelque parfaite qu'elle fût.

Une doctrine qui rayonne avec tant d'éclat sur tous les points du globe, une doctrine qui a conquis l'admiration des plus beaux génies, qui a pénétré nos institutions et nos lois, qui est le principe de la vraie civilisation dont nous jouissons, n'est-elle pas digne de passionner nos esprits?

Elle en est digne encore à d'autres titres. Aucune science ne jouit comme elle d'une certitude aussi parfaite. La science de la religion repose sur l'autorité, c'est-à-dire sur la sagesse et la véracité de Dieu lui-même; les autres sciences n'ont pour garanties que les lumières de la raison.

Mais surtout aucune autre science n'a un but plus élevé, meilleur. La science de la religion a pour but de nous faire parvenir à la plus noble de toutes les fins, au bonheur futur, éternel. La mépriser, c'est donc faire preuve ou d'ignorance, ou de malice, ou de petitesse d'esprit; en rougir, c'est le comble de la sottise.

À son tour l'histoire du Christianisme n'est-elle pas assez belle, ni assez glorieuse? En est-il une autre qui lui soit comparable? Que nous serions fiers de notre religion si nous la connaissions mieux!

Nous avons été appelés à la lumière admirable de la foi, comme parle saint Pierre, et nous portons avec nous ce flambeau qui « brille comme une lampe dans les ténèbres », pour nous diriger et soutenir notre espérance dans les voies du salut. Aussi le Seigneur dans l'Évangile appelle-t-il ses disciples *filis de lumière*. Comment pouvons-nous mériter ce titre, si nous ne connaissons pas suffisamment ce qu'un catholique doit croire et pratiquer, si nos convictions religieuses ne sont pas solidement assises, ou si notre piété n'est pas éclairée? C'est dire en d'autres termes la nécessité de l'instruction religieuse pour être bon chrétien et rendre à Dieu l'obéissance raisonnable qu'il demande de nous. Cette instruction est l'aliment de la foi.

Notre raison a le droit et le pouvoir aussi bien de connaître les motifs de croire. Il y a là un besoin de notre âme que nous ne saurions contrarier impunément; elle ne se contente guère d'une foi aveugle, trop souvent débile et impuissante. Viennent le doute et l'erreur,

l'âme privée d'instruction religieuse se rend, déconcertée, ne sachant que répondre. Viennent les attaques des passions, elle n'a pas où puiser des armes pour les combattre, elle cède à leur violence; il lui manque une foi profonde et bien assise. N'a-t-on pas vu souvent des fidèles, à la suite de quelques difficultés avec leur évêque ou leur curé, abandonner la pratique de la religion, quelquefois même apostasier, sans que ni les prières, ni les larmes de leurs parents et de leurs amis, ni les tendres avertissements ni les menaces de l'Église n'aient pu les retenir sur le bord de l'abîme? Ces terribles chutes, n'ont-elles pas les plus souvent leur première cause dans l'ignorance, dans une foi mal éclairée?

C'est donc illusion pure, erreur grossière autant que pernicieuse de croire que le petit bagage de connaissances religieuses que nous avons acquises pour faire notre première communion suffit amplement pour le reste de la vie. Citons ici le témoignage très autorisé de Mgr Gaume :

« Le flambeau de la religion a été allumé et remis en vos mains par les instructions antérieures à la première communion; mais ne vous offensez pas si je vous le dis, l'huile manquera bientôt à votre lampe. Que sont en effet les leçons de votre première enfance? Nécessairement très élémentaires, ces instructions n'ont pu vous donner qu'une connaissance bien superficielle, bien incomplète de la science que vous devez le mieux posséder..... votre conscience vous dit qu'il y a dans la religion une foule de choses que vous ne connaissez pas bien et même pas du tout; elle

vous dit qu'il est de la plus grande témérité de vouloir traverser le désert de la vie et entrer dans le monde avec ce faible bagage de connaissances religieuses; elle vous montre de toutes parts une multitude de jeunes gens et de jeunes personnes devenus victimes de cette imprudence; elle vous dit que la connaissance de la religion est plus nécessaire aujourd'hui que jamais » (1).

Soyons donc, bien chers Coopérateurs et amis lecteurs, de vrais fils de lumière par notre zèle à nous instruire afin que la grâce de Jésus-Christ ne soit pas vaine en nous, afin de sauvegarder l'intégrité de notre foi et remplir la glorieuse mission que nous avons reçue du Ciel.



## Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

ÉTUDES — 5 août 1905: Le plus Ancien Écrit chrétien en langue latine, *Adhèmar d'Alès*. — L'Explication morale des dogmes, *Eugène Portalié*. — Masaccio et la chapelle Brancaccia à Florence, *Gaston Sortais*. — Symbolistes et décadents, *Victor Delaporte*. — Bulletin d'histoire religieuse, *Paul Dudon*. — Décision de la commission biblique à propos des récits historiques de la sainte Écriture. — Revue des livres — Notes bibliographiques. — Événements de la Quinzaine.

ÉTUDES — 20 août 1905: Ame d'enfant, *Eugène Grosjean*. — Le plus ancien Écrit chrétien en langue latine, *Adhèmar d'Alès*. — Ce que pense l'Église des conférences contradictoires, *Victor Loiselet*. — Les Jésuites et l'Étude du magnétisme terrestre, *Pierre de Vregille*. — Les Idées politiques de Taine dans sa correspondance, *Lucien Roure*. — La Surphilosophie ou Symbolique universelle, *Paul Bernard*. — Le Chevalier de la Barre et Voltaire, *Pierre Bliard*. — Bulletin d'économie sociale, *Charles Antoine*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 5 septembre 1905: Les Catholiques belges, *Hippolyte Prélol*. — « Le Nez de Cléopâtre, s'il était plus court... » *Félix Héaura*. — Nations protestantes et nations catholiques, *Yves de la Brière*. — L'Observatoire de l'Èbre à Tortosa, *B. Bertoly*. — Comment sombra l'empire à Sedan, *Henri Chérol*. — « L'Isolée », *M. Robin-Herzog*. — Bulletin de l'enseignement et de l'éducation, *Joseph Burnichon*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

(1) *Catéchisme de persévérance* — Introduction.

# LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DOM BOSCO

## EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Dom Gusmano (Suite).\**

Dans les États-Unis — Chicago.

Chicago dans la direction de laquelle nous étions parti le premier mars, est une ville toute récente qui s'est surtout fait connaître par sa gigantesque exposition de 1893. Nous avons tenu à considérer l'immense terrain qui fut consacré à cette véritable foire universelle. On peut affirmer que c'est Chicago qui actuellement produit la plus grande partie des machines. La ville ne peut pas être regardée comme belle ni intéressante si ce n'est au point de vue commercial où elle l'emporte à tous points de vue. Nous nous rappellerons toujours, Dom Albera et moi, l'accueil si fraternel des bons Pères Servites et de leur vénéré Supérieur, le Père Moreschini, qui malgré ses grandes occupations ne voulut pas nous quitter d'une minute, nous conduisant dans leurs différentes maisons, leurs églises et leurs classes paroissiales et nous faisant admirablement visiter les principaux monuments de la cité. Et cela dura jusqu'au moment de notre départ.

Lorsque nous nous séparâmes, les premières ombres du soir commençaient à envelopper Chicago qui tient la seconde place après New-York. Les ténèbres montaient rapidement ; il faisait déjà nuit obscure dans les magasins et les bureaux placés au rez-de-chaussée tandis que les derniers rayons du soleil éclairaient encore les toits et faisaient étinceler les vitres et carreaux des dixièmes, quinzièmes ou vingtièmes étages des maisons, qui, semblables à d'immenses géants de fer et de briques, dressaient leur tête à soixante et soixante-dix mètres au dessus du sol et projetaient leurs noires ombres sur la chaussée. Je voudrais ici décrire le spectacle entrevu à la chute du jour dans une des principales rues, sise à l'ouest de Chicago. C'est le

moment où tous les ouvriers sortent des usines ou magasins où ils ont passé toute la journée, et tous s'en vont la tête penchée, les bras ballants, en groupes serrés et dans le plus profond silence. Patrons, employés, commis, ouvriers et ouvrières gens de peine, etc. tous sortent précipitamment de leurs ateliers ou de leurs magasins, des usines ou des bureaux pour se rencontrer dans la rue qui pendant deux heures présente un état d'animation indescriptible, et tout cela au milieu du va et vient des charrettes et des voitures, des bicyclettes des automobiles et des omnibus surchargés, du bruit strident des multiples tramways électriques et des trains de marchandises, etc. etc. C'est une véritable mer humaine à travers laquelle il n'est pas facile de s'orienter ni d'avancer. Un des meilleurs moyens pour être sûr d'arriver à sa destination est de prendre un des nombreux trains suspendus qui courent à quelques mètres du sol et qui pour Chicago, New-York et d'autres villes aussi denses en population sont d'une véritable nécessité. Une remarque à faire, c'est que à pied aussi bien qu'en voiture ou en chemin de fer tout le monde garde le silence et si l'on entend converser on est toujours sûr que ce sont des étrangers.

Nous nous rendîmes de Chicago à Cleveland où nous attendait Don Coppo, directeur de notre maison de New-York, pour présenter Dom Albéra à l'évêque du diocèse. Sa Grandeur voudrait y fonder une école d'arts et métiers pour y recueillir les nombreux enfants de cette ville commerçante qui comprend déjà plus de 400,000 habitants. Monseigneur expliqua longuement tous ses plans à Dom Albéra et notre bon Supérieur ne put que les approuver. Hélas ! ici comme dans bien d'autres cas c'est toujours le manque de personnel qui retardera encore longtemps l'ouverture de cet établissement dont la nécessité cependant s'impose.

\*) Voir *Bulletin* de Septembre.

## New-York.

Nous étions au samedi, et depuis une semaine nous n'avions pas quitté le train rapide. Nous nous décidâmes néanmoins à passer une nouvelle nuit en chemin de fer et à filer dans la direction de New-York avec un bref arrêt à la station de Buffalo. Nous arrivions à neuf heures du matin dans la grande cité qui s'est développée en si peu de temps, procurant toutes les commodités modernes et incarnant en elle, si on peut ainsi parler, la potentialité de l'homme à notre époque.

Au moment où nous sortions de la gare, il tombait une neige fine qui nous empêcha de voir quoi que ce soit et même de parvenir aussi vite que nous l'aurions voulu à notre Maison. A un certain point le tramway qui nous transportait s'arrêta; nous sûmes bientôt quel en était le motif. Une immense foule de personnes se tenait devant une église, attendant que ceux qui se trouvaient au dedans assistant à la sainte messe en sortissent pour prendre leur place et remplir de leur côté le précepte dominical. Il pleuvait abondamment et nous n'apercevions qu'une esplanade de parapluies, mais j'avoue que cette première rencontre m'impressionna vivement: les catholiques des États-Unis sont franchement catholiques et ne se laissent pas épouvanter par le ridicule respect humain. Il ne viendrait jamais à la pensée de personne d'offenser les principes religieux de quelqu'un; d'ailleurs les gardiens de l'ordre public qui sont pour la plupart de vigoureux Irlandais sauraient fort bien avec leurs fouets contraindre les opposants à respecter nos idées religieuses.

A l'issue de la Messe, les différentes associations établies dans notre église de la Transfiguration tinrent à présenter leurs respectueux hommages à Dom Albera qui sut trouver dans son cœur de père des paroles affectueuses pour chacune de ces compagnies. Il fit le lendemain la visite de toutes les écoles paroissiales. Dans les États-Unis presque toutes les paroisses ont des écoles annexes, et dans les plus importantes le curé accueille dans ces écoles plus de deux mille enfants, garçons et filles et dépense pour cela plus de 80000 francs chaque année. La générosité des fidèles ne s'arrête pas là, mais elle pourvoit encore abondamment aux frais du culte et de ses ministres. N'est-il pas vrai que nous avons beaucoup à apprendre de ce côté-là? Son Excellence le Délégué Apostolique des États-

Unis, dans une réunion publique qui se donnait à Philadelphie, expliquait ainsi la raison d'être des nombreuses écoles paroissiales. « Pour nous catholiques, disai-je, l'éducation qui n'est pas, moralement parlant, catholique, est une éducation impossible. Telle est la raison supérieure de la création des écoles paroissiales, c'est à dire, de nos écoles dans lesquelles on n'enseigne pas seulement ce qui est utile aux intérêts particuliers et publics, mais où l'on conduit jusqu'à la perfection par le moyen de l'éducation morale et religieuse. Les écoles sans religion ne peuvent pas être approuvées, car elles sont nuisibles aux individus, aux familles et à l'Etat. Voilà encore une fois le motif pour lequel les catholiques, sans manquer au respect dû aux institutions civiles, mais forts de leurs propres droits, possèdent leurs propres écoles et sont dignes de la faveur de l'opinion publique. » Combien est grande la nécessité de ces écoles surtout dans les centres populeux où les parents, simples ouvriers, ne peuvent pas trouver les ressources suffisantes pour envoyer leurs enfants dans des écoles payantes. Ils sont exposés aux assauts de la propagande effrénée faite par les protestants, propagande d'autant plus pernicieuse qu'elle est plus sourde et qu'elle abonde en ressources pécuniaires. Placer gratuitement un enfant dans une école protestante est chose facile mais très dangereuse pour le présent comme pour l'avenir, et ces pauvres gens, pour la plupart des émigrés, ne le comprennent pas assez. Lors de cette visite qu'il fit aux écoles paroissiales, Dom Albera recommanda vivement la fondation d'une Maison dans le but d'y cultiver les vocations à l'état ecclésiastique. Que le Sacré-Cœur de Jésus bénisse cette idée et la fasse aboutir pour sa plus grande gloire, le bien et le salut de tant de nos pauvres frères.

## Récapitulation — A Londres.

Que de choses j'aurais encore à dire mais je sens que je dois m'arrêter, car une description de New-York serait sans limites. Je ne parlerai donc pas de sa magnifique cathédrale, de ses splendides édifices à dix, vingt, trente et même trente-trois étages, etc. Je passerai sous silence les manifestations faites à Don Albera durant son séjour dans cette ville, l'accueil qu'il reçut du clergé et de hautes notabilités; mon récit a déjà été trop long. Nous nous embarquâmes pour Londres et la traversée fut heureuse si j'en excepte une forte bourrasque qui retarda notre

arrivée de 24 heures. Le 26 mars nous étions au milieu de nos confrères qui reçurent Dom Albéra comme des enfants savent recevoir un père. Le bon Inspecteur, Dom Macey, voulut que nous visitions les sept Maisons les plus voisines et que nous pussions constater le développement de l'œuvre salésienne dans la Grande-Bretagne.

Sept heures de voyage nous amenèrent à Paris. Le trajet est court et cependant quelle différence de langage, de caractère, de mœurs, de traditions et de types. Hélas ! nous devons en France trouver nos œuvres jadis si florissantes sous la terrible menace de la destruction ! Qui sait pendant combien de temps encore ces centaines et centaines d'enfants recueillis dans les écoles et les magnifiques ateliers d'apprentissage pourront y rester ? Qu'en sera-t-il aussi de leurs petits camarades des écoles d'agriculture ? Pour Dom Albéra qui a vu ces établissements se fonder et dont quelques uns ont été son œuvre, puisqu'il en fut le Supérieur pendant onze ans, cette pensée étreignait son cœur si sensible. Je ne le comprenais que trop, moi-même et nous décidâmes de hâter notre retour. Demain nous serons à Turin au milieu de personnes qui nous sont si chères à tous égards, et dans cette Maison du Valdocco que nous aimons tant.

Oui, Vierge Sainte, demain, nous serons à vos pieds pour y déposer les vœux ardents des Salésiens d'Amérique et des Filles de Marie Auxiliatrice, de leurs néophytes et de leurs convertis, des milliers et des milliers d'enfants, jeunes gens et coopérateurs qui tous ensemble, au jour solennel de votre Couronnement, fixeront sur vous, l'Auxiliatrice, leur regard plein de foi, d'amour et de reconnaissance. Nous aussi nous chanterons l'hymne de notre toute particulière gratitude pour vous remercier, ô Vierge Sainte, de la maternelle protection que vous avez daigné nous accorder dans tant de circonstances souvent périlleuses, non seulement sur mer, mais aussi sur les cîmes de l'Azuay, lorsque notre vénéré Supérieur fit sur le bord d'un affreux précipice une terrible chute. Vous ne permîtes pas, Vierge Sainte, que le cheval fit un seul mouvement qui eut eu un résultat mortel. Il en fut ainsi lorsque contraints de nous étendre près de ces

pauvres soldats Colombiens qui étaient atteints de la fièvre jaune et qui réclamaient les secours de notre sainte religion, vous écartâtes de nous le cruel mal. Et ainsi toujours durant ce long voyage de trois années. Merci, ô Marie, merci du plus profond de notre cœur !

#### Une dernière prière.

Avant d'arrêter ces notes de voyage, permettez-moi, ô bonne Mère, de vous adresser une supplique toute spéciale en faveur de nos chers confrères dispersés à travers les deux Amériques et que nous rendent encore plus affectionnés ces jours passés au milieu d'eux. Oh ! Marie Auxiliatrice, chaste et suave fleur du Paradis, qui avez répandu l'odorant parfum de vos vertus sur les œuvres de votre fidèle serviteur Dom Bosco, faites en sorte que ces œuvres continuent pures et fructueuses. Étendez votre manteau d'azur sur ces terres d'Amérique autrefois si florissantes et défendez-les contre l'ennemi qui les assiège. Souvenez-vous qu'on en a pris possession au nom du Saveur et en votre nom, et que c'est de votre Sanctuaire qu'est partie la première comme aussi la 37ème expédition de missionnaires, composées de centaines et de centaines de Salésiens et de Filles de Marie Auxiliatrice. Souvenez-vous de la foi et de l'enthousiasme de ces premiers chrétiens dont les traces se retrouvent encore, et ne regardez pas à l'ingratitude de ceux qui ne vous aiment pas. Bénissez, ô bonne Mère, et multipliez les dévots fils de votre dévoué serviteur Dom Bosco afin qu'ils aillent porter là-bas la bonne nouvelle, qu'ils puissent attirer à votre divin Fils un plus grand nombre d'enfants et qu'ainsi ils coopèrent à la restauration chrétienne de tant de peuples. Que votre Image bénie, ô Marie, sourie à vos fils qui ont déjà élevé en votre honneur tant d'églises et de chapelles, qu'elle leur donne force et courage pour supporter les dures épreuves de la vie et pour qu'ils contribuent à conquérir une immense quantité d'âmes qui vous formeront, ô Vierge Auxiliatrice, une belle couronne de gloire.

Votre tout dévoué en N. S. J. C.

Dom CALOGERO GUSMANO.

---



Carte de la Pampa et de la Patagonie.



## La Pampa et la Patagonie avant et depuis la conquête.



### I.

Les sauvages — Le mystérieux — Privation d'eau douce et orages — Nombre des Indiens — Leur férocité — Expédition et conquête.

Qu'étaient-ce que la Patagonie et la Pampa en 1875, au moment où y arrivèrent les Sa-lésiens sous la direction de Monseigneur Cagliari?

Ce n'était qu'un désert complètement stérile, occupé pour la majeure partie par les Indiens de l'Argentine les plus belliqueux qui obligeaient le Gouvernement à maintenir sur ses frontières une armée fort aguerrie. Hélas ! cette armée bien que forte ne fut pas toujours en mesure de s'opposer aux irruptions des sauvages qui dispersaient les compagnies et se jetaient sur les populations comme une mer furieuse, mettant tout à feu et à sang.

Voilà ce qu'on savait du désert de la Pampa et de la Patagonie : *ses habitants étaient des sauvages!*... Ces terres éloignées, avec leurs cavernes, leurs marécages, leurs forêts impénétrables, étaient enfoncées dans les ténèbres les plus profondes de l'inconnu, du mystérieux. Personne en réalité ne savait rien de ces contrées, même en tenant compte des récits des voyageurs et des prisonniers qui les avaient traversées, les comparant à l'enfer du Dante.

L'épouvante régnait donc autour de ces régions mystérieuses ; d'immenses plaines couvertes entièrement et seulement d'épines et d'herbe sans production ; d'autres plaines encore où l'on ne trouvait que sable, lagunes, eau salée, mais sans aucune végétation, puis

c'étaient encore des forêts inextricables d'arbustes rachitiques. L'eau douce, le ruisseau limpide, la source cristalline, le torrent impétueux, le lac azurré et tranquille ne se rencontraient nulle part et la sécheresse, l'aridité, le manque total d'eau douce était général. On ne connaissait des grands fleuves, comme le *Rio Negro* et le *Colorado*, que leur cours inférieur et l'embouchure, car tout le reste était la possession des hordes sauvages. Le manque d'eau était vraiment le plus grand malheur, après la férocité des sauvages ; cela coûta la vie à de nombreux pionniers qui se risquèrent à traverser ces contrées de même que cela occasionna la retraite des soldats qui avaient eu l'audace d'aller chercher ces cruels Indiens jusqu'au plus profond de leurs impénétrables repaires.

Encore une fois la privation d'eau douce était déjà un grand malheur pour le voyageur, mais il fallait encore compter avec les orages, les tourbillons de sable et de poussière grise qui se soulevaient continuellement et aveuglaient ceux qui tentaient de traverser ces déserts. Ces tempêtes devenaient les alliés des sauvages qui se servaient de l'obscurité qu'elles occasionnaient pour tomber sournoisement sur les populations et les voyageurs. Aujourd'hui encore on entend raconter par de bons vieux que ces orages du Sud, accompagnés d'une poussière grise et intense, étaient le signal d'*invasion*, car c'étaient ces moments qu'attendaient les Indiens pour se précipiter, comme une avalanche irrésistible et détruire tout ce qu'ils trouvaient devant eux. Voilà ce qu'on dit à Bahia-Blanca, à Azul, San Raphael, Patagones et sur tous les autres points de la frontière ; c'est ce que ne cessaient de répéter les habitants des factoreries ou *estancias* de cette époque ; il n'y avait pas de signes plus caractéristiques de ces malheurs que ces ouragans de sable qui dévastaient tout.

Les prisonniers faits dans ces fameuses razzias d'Indiens et qui réussissaient à échapper à

leurs bourreaux ne parvenaient pas eux-mêmes à décrire ce qu'était en réalité le désert ; aussi, ne faisaient-ils qu'augmenter le trouble et la confusion car les uns le dépeignaient sous les couleurs les plus sombres tandis que d'autres en faisaient un lieu enchanteur.

Et c'est ainsi que se continuait l'énigme, l'inconnu de ce qui fut la Pampa et la Patagonie avec leurs habitants.

Les explorateurs, comme Musters et Moreno, qui avaient visité les contrées des Pré-Cordillères s'exposaient très peu dans ces régions qu'ils voulaient cependant connaître et il arriva que ces hommes hardis qui avaient poussé jusqu'aux *tolderies* de la Pampa pour fuir les persécutions politiques, ne furent pas plus aptes que les autres à donner une juste idée de ces tristes déserts.

De même que personne n'avait une notion exacte de ces régions, personne aussi ne pouvait connaître le nombre des indigènes. Les calculs, les conjectures, et les chiffres donnés même par ceux-ci ne servaient encore qu'à accroître le trouble. Quelques uns avaient estimé à 40000 la population des Pampas, à 15000 celle des Araucanics du Neuquen, à 20000 celle des Patagons ; d'autres au contraire diminuaient de moitié ce chiffre qui semble en effet énorme. D'autre part les Caciques laissaient facilement croire que les Indiens étaient innombrables et en mesure d'imposer, s'ils l'avaient voulu, leur volonté à toute la République. Et de fait leurs prétentions, les relations diplomatiques qu'ils avaient avec le Gouvernement, l'insistance qu'ils mettaient à s'unir à lui par des traités et des contrats, comme aussi leurs messages et leurs constantes déclarations de guerre faisaient réellement supposer qu'ils étaient nombreux et très redoutables.

On savait quelque chose de plus sur leurs coutumes et leurs mœurs barbares. N'avait-on pas pour s'éclairer, les tortures qu'ils avaient infligées aux malheureux qui tombaient entre leurs mains. On savait en outre qu'ils ne voulaient accepter la civilisation sous aucune forme, si ce n'est ce qui pouvait leur être de quelque profit, et c'est pour cela qu'ils rejetaient le commerce, l'industrie, les arts, la religion, en un mot, toute vie sociale basée sur d'autres mœurs que les leurs. De là leur soif de tout détruire, voler, disperser, etc. etc.

Du jour où ils s'armèrent et se formèrent en une confédération vraiment sauvage, ils ne permirent plus à un seul étranger d'habiter parmi eux, à moins qu'il ne fut leur égal dans le ban-

ditisme ou qu'ils ne l'aient fait prisonnier. Ils ne voulurent rien connaître de la vie sociale, bien que plusieurs cependant aient pu en observer les avantages ; la vie primitive et barbare leur suffisait et ils se moquaient de la vertu ou d'une vie supérieure. Ils voyaient dans la religion en même temps qu'un danger une force puissante qui aurait pu tout aussi bien détruire qu'agrandir leur empire, mais jamais ils n'auraient été disposés à entrer dans le Christianisme qu'ils haïssaient. Aucun missionnaire ne réussit à faire triompher parmi eux la parole de Dieu ; il ne leur était même pas permis de traverser les *tolderies* ou villages, sans exposer leur vie. Les Indiens leur auraient fait, pajer leur généreuse abnégation en les condamnant aux plus affreux supplices que leurs prêtres auraient pu imaginer. Et c'est pour cette seule raison qu'aucun prêtre ou religieux ne voulut, sachant l'inutilité de son sacrifice, pénétrer au milieu de ces sauvages.

Il restait cependant un problème difficile à résoudre, celui de pouvoir réduire ces superbes indiens qui s'opposaient à toute tentative de civilisation et qui dans leur fol orgueil se croyaient les très puissants souverains du désert devant qui tout devait s'incliner. Enfin le Gouvernement, poussé par l'opinion publique, se détermina à les soumettre par la force, et en l'année 1879 il prépara une expédition armée de 9000 hommes, laquelle réussit admirablement.

Les Salésiens qui suivaient avec attention tous ces événements s'unirent à leur manière à cette expédition en faisant partie de la Mission religieuse, et à leur tête figurait Dom Costamagna, aujourd'hui évêque titulaire de Colonia. L'expédition militaire que nous ne voulions pas accompagner parvint jusqu'à la région Pampa-Patagonienne, dispersa les bandes armées repoussant les unes au delà des Cordillères, assujettissant les autres au Gouvernement de la République, sans aucunes conditions.

La carabine et le sabre causèrent, il est certain, des dommages terribles, mais il est quelquefois nécessaire de faire sentir la force dont peut disposer la civilisation, elle qui pendant tant et tant d'années avait tout supporté, endurant leurs invasions de vandales, leurs insultantes provocations et l'ignominie de leurs innombrables et inqualifiables délits. Ce fut une représaille cruelle, une vengeance terrible, mais elle était juste d'après ce que nous avons pu montrer.

**Depuis la conquête — Nombre des Indiens survivants  
— Chiffre des civilisés avant la conquête — Quelle  
est actuellement la population de la Patagonie ?**

Ce n'est qu'au moment de la conquête qu'on est enfin parvenu à connaître réellement ce que c'était que la Pampa et la Patagonie car les gens avides de curiosité ou désireux d'acquérir des terrains se mirent à parcourir ces mystérieuses solitudes. C'étaient des hommes de science qui prenaient plaisir à explorer ces régions inconnues ; c'étaient des expéditions militaires qui étudiaient ces terrains pour y établir

rait le préciser ; mais d'après les calculs les plus fidèles il n'en resta que 10000 environ sur 40000 dans les Pampas ; 5000 sur 15000 dans le Neuquen, et 12000 sur les 20000 éparpillés dans les territoires du Rio-Negro, du Chubut et de Santa-Cruz. Et ces pauvres Indiens allèrent diminuant de jour en jour, victimes des prisons, de l'esclavage servile auquel ils furent réduits, et des maladies contractées.

La population civilisée, avant la conquête, était réduite à environ 3000 personnes vivant sur les bords du cours inférieur du Rio Negro, dans les misérables villages de *Viedma* et *Pata-*



1879 — Messe en action de grâces et premiers baptêmes aux Indiens de Patagonie.  
(1) L'abbé J. Costamagna      (2) L'abbé L. Botta      (3) Mgr M. A. Espinosa.

des postes stratégiques ; c'étaient des groupes d'agriculteurs qui recherchaient les meilleures terres, des commerçants qui s'étendaient dans les principaux centres de communication et d'agglomération. Ici et là surgissaient de hardis pionniers qui s'enfonçaient dans les endroits les plus reculés des plaines et des hautes montagnes.

Après eux, ou pour mieux dire, avec eux, venaient les Missionnaires arborant la Croix Rédemptrice comme signe du triomphe de la civilisation et d'une nouvelle ère de paix et de concorde entre vaincus et vainqueurs. Les indiens qui survécurent aux journées sanglantes et revinrent du Chili durent se plier aux exigences de la vie sociale, et ce fut alors que les Salésiens purent accomplir leur grande œuvre de la rédemption des sauvages.

Quel fut le nombre des survivants on ne sau-

raient préciser ; mais d'après les calculs les plus fidèles il n'en resta que 10000 environ sur 40000 dans les Pampas ; 5000 sur 15000 dans le Neuquen, et 12000 sur les 20000 éparpillés dans les territoires du Rio-Negro, du Chubut et de Santa-Cruz. Et ces pauvres Indiens allèrent diminuant de jour en jour, victimes des prisons, de l'esclavage servile auquel ils furent réduits, et des maladies contractées.

La population civilisée, avant la conquête, était réduite à environ 3000 personnes vivant sur les bords du cours inférieur du Rio Negro, dans les misérables villages de *Viedma* et *Pata-*

gones et dans quelques autres groupes situés auprès des petits ports de *Deseado*, *San Julian*, *Santa-Cruz* et *Gallegos*. La Pampa en contenait aussi quelques uns particulièrement à *Bahia-Blanca*, *Azul*, *San Raphael* et *San Carlos*, qui touchaient aux limites de Buenos-Ayres et de Mendoza. Tout compte fait, la population civilisée n'atteignait pas le chiffre de 6000 habitants.

Mais dès l'instant où les portes du désert furent largement ouvertes, la population commença à s'accroître, comme cela arrive toujours après les invasions et les conquêtes. Déjà en 1885, elle montait à 30000 ; en 1895 à 60000, et à la date où nous écrivons (1904), 140.000 personnes sont établies entre le territoire chilien de la terre de Magellan et Bahia-Blanca.

Nous savons ce que sont depuis la conquête la Patagonie et la Pampa au point de vue géo-

graphique et physique, car de jour en jour on étudie ces vastes contrées où l'imagination avait placé tant de mystérieux.

Et tout d'abord quelle région est la Pampa?

Est-ce une plaine d'une étendue incommensurable et droite comme une immense table, couverte en partie d'herbage et en partie de sable ? Pas du tout. La Pampa est sans doute une plaine très étendue, mais on y peut remarquer d'assez fortes dépressions, et ces dépressions se succèdent les unes aux autres à des profondeurs de dix huit vingt ou trente mètres, faisant l'effet de vastes ondulations.

Entre ces dépressions, on voit aujourd'hui croître en abondance les herbes sauvages ; on voit des lagunes d'eau salée, des dépôts de terre sablonneuse, des cours d'eau qui vont lentement se perdre dans la vaste plaine. Le terrain est composé en partie de terre rougeâtre et en partie de bancs de sable qui forment de petites collines. Des arbustes de un à trois mètres de hauteur ne forment pas de véritables forêts mais constituent cependant d'épais massifs dans les dépressions qui regardent le littoral, tandis que dans le centre et vers le Sud-Ouest, on rencontre des bosquets touffus d'arbres qui en général ne dépassent pas cinq ou huit mètres. Les *Caldenes*, sorte de caroubes, sont les plus communs et après eux viennent les *ja illas* assez grands et les *Chañares* qui ont la forme des orangers. C'était là que vivaient les *Rauquelles*, tandis que les vrais Indiens de la Pampa, ceux du Cacique Namuncura habitaient dans la zone orientale, moins riche de massifs, mais plus abondante en salines et en bancs de sable. Le fleuve-limite de la Pampa est le *Colorado* jusqu'au point où il reçoit le *Chadi-Leuwu* qui sous le nom de *Salado* traverse les provinces de Mendoza et de San-Luigi. Entre l'*Attuel*, affluent du *Salado* et le *Colorado*, le terrain est très inégal et même fortement montueux. C'est la région stérile où vivaient autrefois quelques Indiens appartenant à la race des *Pehuenches* et des *Moluches*.

Il n'existe plus actuellement d'indiens nomades dans toute la Pampa ; ceux qui n'ont pas disparu dans la terrible expédition et qui atteignent encore le chiffre de plus de 3000 vivent comme de bons paysans chrétiens dans leurs pauvres *ranchos* ou cabanes. La population blanche, faite d'un peu toutes les nationalités, forme un total de 47000 habitants qui s'augmentent tous les jours et qui ont recouvert de factoreries et de colonies agricoles ces terrains si redoutés autre-

fois. Deux lignes de chemin de fer traversent cette région du Nord-Est au Sud-Est en passant le *Colorado* au confluent du *Neuquen* et du *Limay*.

#### Chorographie de la Patagonie — Les trois zones — Leur population.

Toute autre est la Patagonie. Quatre grands territoires la forment : le *Neuquen*, le *Rio Negro*, le *Chubut* et *Santa-Cruz* avec une superficie de 875000 kilomètres, c'est à dire environ 34000 lieues. Cette vaste région présente trois zones longitudinales du Nord au Sud ; l'une placée sur le littoral de l'Océan-Atlantique et allant de l'embouchure du *Colorado* au détroit de Magellan, présente un aspect stérile mais regorge de population, principalement dans les ports. La zone centrale, absolument déserte, ne présente que de petites collines de 60 à 250 mètres faites de terres de dépôt ou de roches volcaniques. Elle s'avance jusqu'aux *Pré-Cordillères* où commencent le cours moyen des grands fleuves et les premières élévations de terrain en forme de montagne. La végétation est misérable ; les quelques arbres qu'on y rencontre sont peu productifs et d'une très petite taille, à peine 3 mètres de hauteur. La troisième zone est formée des collines des Andes. Ici tout change et devient magnifique. Les fleuves sont nombreux et profonds, les lacs splendides et vastes, les vallées riches en prairies, les collines hautes et fertiles, les montagnes couvertes de neiges éternelles où se forment d'immenses glaciers. La végétation est admirable, très variée, et riche en arbres gigantesques. Partout, excepté sur les hauts-plateaux glaciers, abondent des pâturages tous plus fertiles les uns que les autres, arrosés d'une eau très pure, et où croissent et se développent des arbres au bois dur et précieux, des plantes fructifères et odorantes, des fleurs magnifiques dont beaucoup sont médicinales. C'est dans cette région enchanteresse qu'habitent les pacifiques et gigantesques *Tehuelches* du *Chubut* et de *Santa-Cruz*. Eux seuls ont pu jouir tranquillement de leur beau pays jusqu'au jour de la conquête. A partir de ce moment les civilisés les expulsèrent et les firent reculer vers les contrées désertes du centre.

Cette invasion de la civilisation a fait éclore des populations de commerçants, des colonies agricoles, des établissements d'élevage, mais ces gens sont pour la plupart des émigrés, Chiliens, Français, Anglo-saxons et Italiens. La po-

pulation nationale est très peu dense, si on en retire les Indiens. Du Haut-Neuquen aux limites australes du Territoire du Chubut c'est à peine si on compte 25000 habitants ; au sud, il n'y en a qu'un millier, laissant de côté Punta Arenas qui appartient au Chili. La zone centrale n'arrive pas à 5000, tandis que la zone du littoral dépasse les 20000. Nous pouvons donc conclure que la population totale de la Patagonie est d'environ 6000 et le territoire de Magellan comprend environ 14000 habitants.

(A suivre).

---

## Matto-Grosso (Brésil)

---

Quatre-vingt dix nouveaux Indiens à la Colonie du Sacré-Cœur — Une terrible épidémie — Nouvelles intéressantes.

(Lettre de Dom J. Balzola).

Barreiro de Araguaya  
Colonie du Sacré-Cœur de Jésus, 25 Mars 1905,

Très Vénéré Supérieur,

Il n'y a pas encore un mois que de Cuyabá je vous envoyais quelques détails sur notre chère Colonie et vous annonçais l'arrivée d'une quatre-vingtaine d'Indiens. Ces malheureux frappés presque tous de la terrible fièvre du *Río das Mortes* s'empressaient de venir auprès de nous, espérant pouvoir y trouver un meilleur climat et ainsi la guérison. Hélas ! il était trop tard, et vingt jours ne s'étaient pas écoulés que seize d'entre eux passaient de vie à trépas après avoir tous reçu, sauf un qui mourut subitement pendant la nuit, le Sacrement du Baptême.

Bien cher Père, le mois de St Joseph nous a été particulièrement pénible cette année. Depuis l'arrivée de ces pauvres Indiens, notre Colonie n'était plus qu'un hôpital... sans médecins et sans remèdes. Combien mon cœur souffrait, lorsque plusieurs fois dans le jour et pendant la nuit je me rendais auprès de ces chers malades qui gémissaient et me suppliaient de leur donner quelque calmant, et je ne pouvais pas les satisfaire. Au début je distribuais encore les quelques médicaments que nous avions par devers nous, et

même j'en composai quelques uns, hélas ! bien anodins, qui n'étaient que des remèdes de bonne femme, puis j'assurais les fiévreux que je les recommanderais au *Papai grande*, à Dieu. Mais lorsque la mort presque tous les jours nous en ravit un ou deux, l'affliction et l'épouvante augmentèrent. Je fis commencer aux enfants une neuvaine à Marie Auxiliatrice, espérant que ces nouveaux petits chrétiens auraient vite obtenu de Notre bonne Mère la grâce attendue, mais il sembla au contraire que la T. S. Vierge voulut éprouver notre foi et la persévérance de ses nouveaux enfants ; nous en commençâmes une autre, puis une troisième, et ce n'est qu'au cours de cette dernière que nous ressentîmes une grande amélioration.

Comme il était triste d'entrer dans certaines cabanes et d'y trouver la famille entière étendue sur le sol, se tordant dans d'atroces convulsions et poussant de lugubres gémissements. Un des chefs, *Kigaddo*, nous était arrivé avec ses deux femmes (les autres Indiens n'en ont heureusement qu'une), ses beaux-pères et belles-mères et huit enfants. En quelques jours il voyait disparaître ses deux femmes, ses beaux pères et belles-mères et deux de ses enfants. Je me souviens encore d'un tout petit enfant qui resta une journée entière sur le sein de sa mère agonisante et sans que personne ne put lui procurer aucun secours.

Lorsque je fus en face de cette scène tragique je m'empressai de faire transporter la bambine chez les Sœurs et j'assistai la pauvre mère qui mourait au bout de deux heures. C'est ainsi que notre orphelinat s'est encore augmenté d'une bouche de plus. Si la mort s'est ainsi appesantie sur les nouveaux arrivés, elle n'a pas touché aux Indiens qui demeurent avec nous depuis dix-huit mois, mais par contre elle s'est choisie une victime parmi nous dans la personne de notre cher confrère Bertolino. Ce bon ami est mort ce matin vers deux heures et demie. Quelle perte pour la Colonie qui a tant besoin de personnel et quel rude coup pour moi ! La maladie du cher confrère fut courte, plus brève encore fut son agonie ; c'est au moment où on le croyait hors de danger que la mort venait le surprendre. J'accourus promptement à son lit, je lui fis encore prononcer les saints noms de Jésus, Marie,

Joseph, je lui donnai l'absolution *in articulo mortis* et à peine lui avais-je fait les saintes onctions qu'il exhalait son dernier soupir. Sa mort a été celle du vertueux Salésien. *Requiescat in pace.*

Nous avons ce matin même célébré la sainte messe de *Requiem* en présence du cadavre et devant tous les indiens qui ont été très impressionnés ; ils ont assisté aussi ce soir à la mise en bière et à la sépulture. Pauvre et bons Indiens ! Ils ont donc vu mourir un des nôtres que plusieurs d'entre eux peut être croyaient immortel, mais du moins ils ont vu la manière dont nous enterrons nos morts et que beaucoup ont déjà adopté. Oui, ils m'ont obéi et ils ont abandonné leurs coutumes bizarres. Comme je voudrais que tous en arrivent là, ne serait-ce que pour empêcher les épidémies qui sont la suite de leurs cérémonies barbares sur les cadavres. Hélas, nous avons beaucoup à faire de ce côté et le démon continue toujours son œuvre au milieu de ces malheureux.

Unde leurs Bari [prêtres] leur avait dit il ya environ six mois et en notre présence même qu'après quelques lunes beaucoup d'indiens seraient morts. Au plus fort moment de l'épidémie de fièvre, voilà qu'une certaine nuit, me rendant à notre case, je trouvai ce Bari assis auprès d'un feu et entouré de tous les indiens petits et grands. Il parlait, leur disant qu'il était en communication avec les âmes et leur prédisant la fin de l'épidémie, et tous approuvaient ce qu'il disait. Lorsqu'il eut terminé, il passa dans les rangs, soufflant fortement sur la tête de chacun...pour éloigner la maladie. C'est alors que j'entrai en scène et plaisantant un peu sur ce que venait de faire le Bari, je leur dis :

— « Maintenant je ne vous recommanderai plus au *Papai grande* et je ne vous donnerai plus de remèdes, puisque le Bari Totò vous a délivré de la maladie. »

Mais tous s'écrièrent d'une seule voix :

« Nous sommes chrétiens ! Nous sommes chrétiens... Non, non, continuez, continuez ! Nous ne voulons pas que vous nous abandonniez. »

Le Bari Totò me dit alors que l'âme avec laquelle il était en communication directe était celle d'un Indien mort depuis de longues années.

Cet Indien avait été volé tout jeune à des parents civilisés et il avait été élevé au milieu d'eux leur apprenant à travailler et à imiter les hommes civilisés. Il était mort et s'en était allé dans le ciel où le Bari m'assurait l'avoir vu. Il l'avait, bien entendu, aperçu en un songe auquel croient tous les Indiens, surtout quand c'est un Bari qui a fait le rêve. Quand on pense que bien souvent c'est à la suite de certains songes qu'ils donnent la mort à leurs enfants, spécialement à ceux qui ne font que de naître.

Durant cette épidémie, ils en étouffèrent un qui n'avait que deux mois, parce que, me dirent-ils, la mère avait eu un songe dans lequel elle comprit que cet enfant en venant au monde portait avec lui les germes de la maladie qui devait faire tant de victimes et qu'en conséquence, pour la faire disparaître, il était nécessaire de supprimer la pauvre petite créature. Si je l'avais su plus tôt, j'aurais pu sauver cet enfant, mais je n'appris le crime qu'après qu'il eut été commis. Je blâmai fortement les femmes qui s'étaient rendues coupables de ce forfait, mais elles s'excusèrent en disant que l'enfant était la cause des fièvres et que les Indiens avaient ordonné de l'étouffer. Comme il nous sera difficile de venir à bout de toutes ces abominables superstitions !

Je me suis trouvé à plusieurs reprises fort embarrassé, car ces bons Indiens me consultaient, me faisaient mille demandes et je devais pour maintenir mon prestige et mon autorité m'en tenir à des réponses ambiguës, telles que leur en font leur Bari. Lorsque le matin j'entrais dans leurs huttes pour y visiter les malades, ils me demandaient aussitôt s'il y avait des décès, s'il devait en mourir ce jour-là et combien. Il m'était facile de répondre à la première question en leur disant : Un tel est mort et encore tel autre. Pour les deux autres questions je me trouvais très gêné ; je leur disais alors : « Dieu seul le sait, mais je crois qu'un tel passera difficilement la journée ; tel autre va très mal ; il ne mourra cependant pas aujourd'hui, et ce soir nous verrons. » Mes pronostics, grâce à Dieu se sont presque toujours heureusement réalisés.

Je vous assure, bien aimé Père Dom Rua, que pour vivre avec ces pauvres Indiens il faudrait des saints capables de faire des miracles. Comme

ils voudraient voir des prodiges ? Je ne les invitai pas à assister à la sainte Messe la dimanche qui suivit leur arrivée, car leur état de santé me faisait compassion. Mais voici l'heure de la sainte Messe ; je les vois tous arriver l'un après l'autre, qui s'aidant d'un bâton, qui se faisant porter. C'est pour moi une scène émouvante ; il me semble me trouver devant *la piscine probatique* de l'Évangile. Le Saint Sacrifice terminé, je leur adresse quelques paroles de réconfort, les animant à avoir confiance en Dieu et leur ajoutant que je les recommanderai tous les jours au Seigneur afin qu'Il leur rende la santé. Et tous s'en retournent contents dans leurs misérables huttes.

Je m'aperçois que j'ai trop longtemps retenu votre temps si précieux. Je m'arrête donc, mais non sans vous conjurer, bien aimé Père, de prier et de faire beaucoup prier pour cette Mission difficile et de la recommander aux prières et à la charité de nos généreux Coopérateurs. Bénissez-nous tous mais spécialement votre tout dévoué fils en N. S.

Dom J. BALZOLA.

---

## COLOMBIE

---

Le nouvel asile « Dom Unia » pour les orphelins lépreux — Une première vêtue chez les Filles du Sacré-Cœur.

· (Lettre de Dom Evasio Rabagliati).

Agua de Dios, 11 mai 1905.

Très Vénéré Père Dom Rua,

Je suis dans ce lazaret d'Agua de Dios depuis près d'un mois, et s'il plaît à Dieu, j'en repartirai demain pour la capitale. Vous dire comment j'ai passé ce mois, vous rappeler nos cérémonies pendant la Semaine Sainte, les processions, les missions, etc. serait répéter les mêmes choses et m'exposerait à vous faire perdre ainsi qu'à moi-même un temps précieux. En fait de nouveauté je vous dirai brièvement que nos chers lépreux ont représenté d'une manière vraiment admirable le beau drame des *Deux sergents*, traduit par un d'entre eux. Les filles de Marie Auxilia-

trice n'ont pas voulu rester en arrière et elles nous ont offert la belle pièce de *Justine et Rufine*, martyres. Songez, bien cher Père, que ces jeunes filles sont elles aussi, de pauvres lépreuses.

La Mission produisit des fruits bien consolants. A peu d'exception près les douze cents lépreux et les deux milliers de personnes saines qui vivent dans ce lazaret s'approchèrent des Sacrements. Ils ne pouvaient pas se dépouiller de la lèpre du corps mais ils tinrent à arracher celle de l'âme. Le jour de la clôture nous apporta une agréable surprise : avant la messe solennelle on procéda à la bénédiction d'un nouveau maître-autel, construit et installé par notre cher confrère Dom Crippa qui a vraiment toutes les aptitudes. Lorsque tomba le voile qui cachait l'autel, on put croire un instant de voir se manifester l'admiration de la nombreuse foule par des applaudissements et des vivats ; seul le respect dû au saint temple les en empêcha.

Aussitôt après le dîner eut lieu l'inauguration de l'orphelinat qui porte le nom du premier aumônier du lazaret, Dom Michel Unia, à la mémoire impérissable en *ce pays de la douleur* comme l'appelle un poète colombien. Les premiers installés en maîtres dans cet établissement furent douze orphelins, tous lépreux, que l'on prit à l'hôpital. Au dernier moment il en manquait un qui dit aux Sœurs qu'il ne pourrait pas s'y rendre pour un motif secret. On finit cependant par découvrir l'énigme : la seule raison de son refus était la crainte de contaminer... le prêtre salésien qui serait spécialement chargé de ces orphelins, car il portait aux jambes plusieurs plaies purulentes et fétides. Tranquillisé, il accepta enfin d'entrer dans le nouvel établissement où ils ne sont encore que douze, mais où bientôt ils parviendront à la centaine, dès que les lits nécessaires seront trouvés, et c'est à ce moment que se fera l'inauguration solennelle de l'orphelinat.

Cet édifice, le plus confortable certainement d'Agua de Dios, pourrait avec raison être appelé la maison du miracle, car il a été commencé et presque fini pendant les trois années de la guerre et avec les aumônes de tous les enfants des écoles de la Colombie, auxquels voulurent concourir aussi les adultes. Et puisque je parle d'aumône et de générosité, je dois ajouter que la coupole

de l'église paroissiale, inaugurée il y a déjà quelque temps, et le maître-autel béni tout récemment sont encore l'œuvre spontanée des seuls lépreux. Il y en eut qui se soumirent à des jeûnes rigoureux, à de terribles mortifications pour pouvoir concourir à leur manière à l'embellissement de leur église. Que de bonnes âmes dans ce lazaret ?

Une seconde surprise produite en ce même jour, et peut-être la plus surprenante fut la prise d'habit religieux de trois jeunes lépreuses qui,

vigoureux, chargé des plus beaux fruits de la sainteté. Heureux orphelins de l'asile Dom Unia ! ils ont encore des mères et des sœurs qui s'occuperont de leur bien-être matériel, tandis que les Fils de Dom Bosco prendront soin de leurs intérêts spirituels N'est-ce pas là une preuve de plus qu'il existe une Providence qui s'occupe de tous les hommes et les protège tous, sans différence de race et de nationalité ! Je m'arrête, car le courrier est sur le point de partir. Toutes ces fêtes dont je viens de vous entretenir devaient



1879 — Catéchisme aux Indiens de la Patagonie.

(1) L'abbé J. Costamagna

(2) Mgr M. A. Espinosa

(3) L'abbé L. Botta.

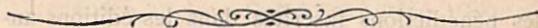
sous le nom de *Filles du Sacré Cœur de Jésus*, se consacraient au Seigneur avec le désir de travailler entièrement au bien de leur frères plus malheureux. Trois autres s'associaient aux premières comme postulantes. La cérémonie eut lieu à l'hôpital dans la petite chapelle ornée comme aux plus beaux jours de fête, en présence de toutes les Sœurs du Lazaret, des Salésiens, des malades de l'hôpital et des autorités principales du pays spécialement invitées. Il m'est impossible de vous traduire les impressions que j'éprouvai en ce moment. Comme elle est belle la fécondité de notre Sainte Mère l'Église qui jusque parmi les lépreux sait trouver des âmes, lesquelles oublieuses de leurs souffrances veulent se dévouer au soulagement des misères d'autrui. Ces six jeunes filles lépreuses ne sont que le grain de senevé, mais nous le verrons bientôt germer, croître et devenir un arbre

être présidées par Son Excellence le Déléгат Apostolique, Mgr Ragonesi, archevêque de Mira, qui nous avait promis de visiter ce lazaret et d'y donner la Confirmation. Des empêchements survenus à la dernière heure ne le lui ont pas permis mais dans son télégramme d'excuse il ajoutait : « Ce qui est différé n'est pas perdu. » ce qui nous fait croire qu'il sera bientôt au milieu de nous. Au revoir, très Vénéré Père. J'ai l'intention de visiter le lazaret de Contratacion, aussitôt après les fêtes de Marie Auxiliatrice. Aux pieds de cette Bonne Mère, dites chaque jour un *Ave Maria*, pour

Votre affectionné fils *in Corde Jesu*

Dom EVASIO RABAGLIATI,

Prêtre.





# LE CULTE DE \* \* \* \* \*

# MARIE AUXILIATRICE

## VII

### La bénédiction dite de Marie Auxiliatrice

Il est absolument impossible de décrire les unes à la suite des autres les merveilleuses grâces accordées par notre puissante Avocate à ses innombrables clients. Les douze petits volumes qui ont été publiés à cet effet, les milliers et milliers de cœurs en toute sorte de métal précieux qui scintillent autour de son autel, les multiples attestations que nous rencontrons chaque mois dans les neuf éditions du *Bulletin salésien* ne sauraient arriver à former une table complète des merveilles opérées par la bonne Mère. Il faudrait de plus pouvoir indiquer les grâces spirituelles concédées presque à l'infini et qui l'emportent sur les grâces matérielles comme nos intérêts du ciel l'emportent sur nos intérêts terrestres; il faudrait pouvoir visiter toutes les chapelles, tous les oratoires, les autels élevés en son honneur, car ces lieux et ces objets sont des témoignages vivants et irrécusables de son immense bonté; il faudrait consulter les annales de son Sanctuaire et surtout lire dans les secrets desseins de Dieu.

Mais cependant si l'on veut indiquer l'un des moyens les plus fréquents et les plus efficaces par lequel la Très Sainte Vierge tient à multiplier ses prodiges et ses faveurs, il faut noter la *Bénédition* dite de *Marie Auxiliatrice*. C'est certainement une des gloires et non des moindres de ce Sanctuaire du Valdocco et de la Sainte Image que de toutes les bénédictions inscrites dans les éditions au-

thentiques du Rituel Romain, l'*unique* qui ait été approuvée explicitement et intégralement en l'honneur de la Madone soit précisément en l'honneur et par l'invocation de Notre Dame Auxiliatrice.

Dom Bosco a obtenu par cette dévote formule, même longtemps avant qu'elle n'ait été approuvée par la Sacrée Congrégation des Rites, de véritables prodiges. Qu'on nous permette d'en signaler un entre tant de milliers.

Un matin, — c'était le 23 mai 1877, veille de la fête de Notre Dame Auxiliatrice, — l'antichambre de la petite salle où Dom Bosco donnait ses audiences était pleine de monde, et la foule en grande partie ne désirait que recevoir la *bénédition de Marie Auxiliatrice*. Il y avait entre autres là une femme du peuple et sa fille âgée de dix à onze ans. La pauvre enfant que la mère tenait sur ses genoux, glissait à chaque instant, comme une masse inerte, tombant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et de grosses gouttes de sueur inondaient son visage.

Comme l'attente se prolongeait, la mère finit par se lever, et, avec un gros soupir, elle se dirigea vers la porte de sortie, soutenant sous les bras sa fillette dont les jambes fléchissaient, et qui marchait avec la plus grande difficulté.

Ce que voyant, les assistants demandèrent à cette femme pourquoi elle se retirait sans parler à Dom Bosco.

— Hélas ! répondit-elle, je ne puis attendre plus longtemps; ma fille souffre trop, et voici l'heure à laquelle je dois absolument rentrer. Cependant je n'aurais pas été longue; je vou-

lais seulement demander à Dom Bosco la charité d'une bénédiction de la Sainte Vierge pour ma pauvre enfant.

Et elle raconta que sa fille, atteinte de terribles convulsions, était restée paralysée à la suite d'une de ces crises. La main droite était sans aucun mouvement, et les jambes si affaiblies que, sans aide, elle ne pouvait se tenir ni debout ni même assise. A cette infirmité s'était jointe, depuis un mois, la perte complète de la parole. En effet, aux interrogations qu'on lui faisait, elle ne répondait que par quelques signes de tête et elle était dans l'impossibilité de prononcer un seul mot.

Alors les personnes présentes furent touchées de compassion; d'un commun accord, elles décidèrent qu'on céderait la première place à cette intéressante malade et qu'elle passerait tout aussitôt.

Quelques instants après, toutes deux étaient introduites auprès de Dom Bosco. La mère raconta à celui-ci ce qui était survenu à sa pauvre enfant et lui disant qu'il ne lui restait plus d'espoir que dans la miséricorde de Dieu et dans la puissante intercession de la Bienheureuse Vierge, elle réclama la Bénédiction de Marie. Dom Bosco l'exhorta à avoir confiance dans la bonté de la Madone, puis l'ayant fait agenouiller, il bénit l'enfant par l'invocation de Marie. Cela fait, il invita la petite Joséphine Longhi (tel était son nom) à faire le signe de la croix, et comme celle-ci se disposait à le tracer avec la main gauche,

— Non pas avec la gauche, dit Dom Bosco, mais avec la droite.

— Elle ne peut pas se servir de la main droite, répond la mère.

— Laissez, laissez essayer, et Dom Bosco répète l'invitation à l'enfant.

Celle-ci très obéissante lève le bras paralysé et la main percluse, la porte au front, à la poitrine, à l'épaule gauche et à la droite, comme si elle n'avait aucun mal.

— Bravo, s'écrie Dom Bosco, tu as bien fait le signe de croix, mais tu n'as pas prononcé les paroles; recommence et dis comme moi: Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

La petite fille, muette depuis plus d'un mois, sent sa langue se délier; elle refait le signe de croix en l'accompagnant des paroles; puis, hors d'elle-même, elle se met à crier: O maman, la Sainte Vierge m'a guérie.

Entendant sa fille parler ainsi, la mère jette un cri, puis se met à pleurer de joie.

— Et maintenant que la Madone t'a rendu la voix, lui dit Dom Bosco, remercie-la de suite en récitant de tout ton cœur l'*Ave Maria*; — et la petite fille récite cette prière très clairement et avec une profonde piété.

Ce n'était pas encore tout: il restait encore à voir si elle pouvait se tenir sur les pieds et marcher sans bâton.

Invitée à circuler dans la chambre, elle en fit plusieurs fois le tour d'un pas rapide et solide. En somme la guérison était complète et obtenue d'une manière vraiment prodigieuse.

A ce moment l'heureuse petite fille ne pouvant plus contenir les sentiments de gratitude qu'elle ressentait dans le cœur, ouvre la porte communiquant avec l'antichambre et elle se présente aux assistants qui quelques instants auparavant l'avaient vue percluse, boîteuse et muette, et avec un aplomb bien supérieur à son âge et une parole qui paraissait inspirée.

— « Messieurs, dit-elle, remerciez avec moi la Très Sainte Vierge: Elle m'a guérie par un acte de sa grande bonté. Voyez: je puis mouvoir la main, je marche et je parle, je n'ai plus le moindre mal.

Cette vue et ces paroles produisirent une émotion indescriptible; tous entourèrent la petite fille, priant, pleurant, s'écriant: « Oh Marie! Oh Seigneur! Quel miracle! Heureuse enfant! » Dom Bosco lui-même était fort impressionné et il tremblait des pieds à la tête. Après avoir été pendant quelques instants l'objet de l'étonnement et de la joie de ceux qui se trouvaient là, l'enfant et sa mère quittèrent la chambre de Dom Bosco et se rendirent aussitôt devant l'autel de Marie Auxiliatrice qu'elles remercièrent plus par les larmes que par les paroles.

Que de grâces semblables et même plus merveilleuses se sont opérées et s'opèrent encore chaque jour! Elles sont l'effet de la Bé-

*nédition de Marie Auxiliatrice.* La formule de cette bénédiction se trouve dans votre *Règlement*, bien chers Coopérateurs; que les prêtres s'efforcent de la répandre et de la rendre chère au peuple chrétien, et que tous

les membres de la Pieuse Union Salésienne sachent en profiter avec foi dans les événements extraordinaires de la vie.

(A suivre).

## Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

*Rappelons-nous, bien chers Coopérateurs, que le mois d'Octobre est aussi pour tous les Chrétiens le mois du Saint Rosaire. Le monde est pour ainsi dire rempli des merveilles accomplies par la vertu du Rosaire: pécheurs endurcis, convertis; hérétiques opiniâtres, ramenés; mœurs des vil'es, des provinces et des royaumes entiers réformées; victoires éclatantes remportées, etc. Avec le chapelet, des saints ont apaisé des tempêtes, éteint des incendies, guéri des malades, ressuscité des morts. Combien de particuliers doivent, à la fidélité de ce saint exercice, la prospérité et le bonheur, tous les biens du corps et de l'âme! Les Chrétiens pourraient dire de cette dévotion ce que disait Salomon de la sagesse: « Toutes sortes de biens me sont venus avec elle ». Ajoutez à ces grands avantages une multitude d'indulgences plénières et partielles, dont les Souverains Pontifes ont doté le Rosaire. La Mère de Dieu ne permettra jamais que son enfant, fidèle à lui dire maintes fois par jour: « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort », tombe dans l'enfer.*

Ayant obtenu par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice la guérison d'une personne qui nous est chère, je vous envoie en reconnaissance 5 frs. pour messes et pour que cette bonne Mère daigne protéger toujours notre famille.

Reims, Mai 1905.

G. B.

\*\*

Grâces soient rendues à Marie Auxiliatrice. La faveur demandée a été obtenue. J'envoie volontiers la modeste offrande de cinq francs au Noviciat de Lombriasco pour les Orphelins de Dom Bosco. Toute ma reconnaissance à notre bonne Mère.

X., 25 août 1905.

V. C.

\*\*

Une personne qui avait besoin de sa santé pour travailler et vivre a été recommandée à Notre Dame Auxiliatrice. Elle a retrouvé ses

forces; les malaises dont elle souffrait depuis longtemps ont entièrement disparu. On recommande aux prières la consolidation de cette santé. Ci-joint un mandat de 2 fr. 50.

X., 16 août 1905.

A. B.

\*\*

Je viens m'acquitter d'une dette de reconnaissance envers Notre Dame Auxiliatrice. Atteinte depuis un an et demi d'une maladie grave, je me suis adressée, au mois de juin dernier, à cette bonne Mère, lui promettant une offrande pour les orphelins de D. Bosco et la publication de ma guérison dans le *Bulletin salésien* si j'étais exaucée. Depuis cet instant j'ai éprouvé un grand soulagement et j'espère fermement que la Sainte Vierge ne tardera pas à m'accorder la guérison complète.

Grandfontaine (Alsace), 9 août 1905.

B. G.

\*  
\*\*

Dans un cas désespéré j'ai eu recours à Notre Dame Auxiliatrice et j'ai été exaucée contre toute attente. Vous tous qui avez des grâces à demander, adressez-vous à Marie et Elle vous exaucera comme Elle l'a fait pour moi.

X., 9 août 1905.

L. G.

\*  
\*\*

Je vous envoie la somme de cinq francs en reconnaissance de toutes les grâces et faveurs que j'ai obtenues durant l'espace de cette année, et surtout de la guérison de ma petite fille, guérison due à l'intercession de notre chère Dame Auxiliatrice.

Zeist (Hollande), 29 juillet 1905.

F. W.

\*  
\*\*

Ci-joint un mandat-poste de dix francs en reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour une guérison obtenue et une faveur commerciale reçue par son intercession.

Marseille, 8 août 1905.

J. B. N.

\*  
\*\*

Remerciements à Notre Dame Auxiliatrice pour une grâce obtenue.

X., août 1905.

G. E.

\*  
\*\*

Vous trouverez dans cette lettre un mandat-poste de 25 fr., faible témoignage de ma reconnaissance envers Marie Auxiliatrice pour le succès obtenu dans une affaire de très grande importance.

Auxerre, 16 août 1905.

P. D.

\*  
\*\*

Je vous envoie la somme de dix francs en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'entremise de Marie Auxiliatrice.

Champorcher (Aoste), 21 août 1905.

R. P.

\*  
\*\*

Atteinte d'une gastrite très violente, et par surcroît, en proie à un accès cardiaque si prononcé qu'il semblait qu'une catastrophe fut

imminente, je demandai par lettre que l'on commençât une neuvaine à Marie Auxiliatrice, et immédiatement il se produisit une légère amélioration qui alla augmentant de jour en jour jusqu'à la complète guérison obtenue le jour même où finissait la neuvaine.

Montemagno, mai 1905.

A. S.

\*  
\*\*

Depuis longtemps nous sollicitons une grâce de la plus haute importance pour le bien des âmes. Des difficultés humainement insurmontables semblaient nous interdire tout espoir d'être exaucées, quand la pensée de recourir à la chère Madone de Dom Bosco, Marie Auxiliatrice, vint nous rendre l'espérance et ranimer notre ferveur. Après avoir prié durant quelques jours et avec pleine confiance cette bonne Mère, il nous sembla que nous pouvions lui demander hardiment de toucher Elle-même le Cœur de son divin Fils, en le suppliant de ne point nous renvoyer les mains vides. En un instant, tous les obstacles se sont écartés: Marie avait exaucé nos prières et nos vœux au delà de ce que nous pouvions rêver. C'est que la grâce dont nous remercions la Madone de Dom Bosco est venue réjouir nos cœurs et reconforter nos âmes avec un ensemble de circonstances dont la moindre a un caractère profondément surnaturel. Oh! si on savait mieux comprendre combien la Très Sainte Vierge est heureuse de voir son crédit invoqué! Si on soupçonnait, surtout, avec quel empressement de maternelle bonté son Cœur prodigue les grâces les plus difficiles à obtenir!

Ensielden (Suisse), 2 août 1905.

J. L. S.

\*  
\*\*

J'ai invoqué Marie Auxiliatrice pour obtenir de sa puissante intercession une faveur signalée, lui promettant de la faire publier dans un numéro du *Bulletin salésien*, si Elle voulait bien me l'accorder. La Très Sainte Vierge m'a exaucé contre toute espérance humaine, et c'est avec le cœur pénétré de la plus profonde reconnaissance que je viens accomplir ma promesse.

Lyon, 8 août 1905.

R. C.

\*  
\*\*

Reconnaissance la plus vive à Notre Dame Auxiliatrice pour une grâce temporelle accordée dans des circonstances particulièrement difficiles.

Verdun, août 1905.

D. B.

\*  
\*\*

C'est le cœur inondé de reconnaissance que je viens remercier Notre Dame Auxiliatrice de la grande grâce qu'Elle a bien voulu m'accorder en me guérissant d'une bronchite grave dont je souffrais depuis deux ans. Voulez-vous être assez bon pour m'aider à remplir la promesse que j'avais faite de publier dans le *Bulletin salésien* cette faveur obtenue.

Mers-El-Kébir, 15 mars 1905.

L. H.

\*  
\*\*

Pour prouver ma reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice, je viens vous prier de faire connaître aux lecteurs du *Bulletin* la grande faveur que je viens de recevoir de cette bonne Mère. Vers la fin du mois de mars je fus atteint d'une congestion cérébrale qui mit ma vie en danger. Aussitôt ma famille eut recours à Marie Auxiliatrice et à la fin d'une Neuvaine, j'étais complètement guéri.

Mers-El-Kébir, Avril 1905.

J. L.

\*  
\*\*

Une pauvre veuve vient vous prier d'insérer dans votre *Bulletin* la grâce insigne qu'elle a reçue par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice.

La plus jeune de ses petites filles, âgée de 10 ans, fut prise, dans l'espace de quelques jours, de la *danse S. Guy*. Le docteur lui dit qu'elle pourrait guérir, mais que ce serait fort long. Quinze jours environ se passèrent ainsi: aucun mieux ne se faisait sentir. Désolée de voir son enfant dans cet état, elle se tourne en toute confiance et avec ferveur vers Marie Auxiliatrice. Elle commence une Neuvaine et promet de faire chanter une messe d'actions de grâces dans la chapelle dédiée à la T. S. Vierge, en quêtant l'honoraire de

porte en porte, pour faire connaître la puissance de cette bonne Mère, si la grâce lui était accordée.

O bonté de Marie! Le 3<sup>e</sup> jour de la Neuvaine n'était pas terminé que l'enfant dont l'état ne permettait pas auparavant de faire un seul pas sans l'aide d'autrui, marchait toute seule, au grand étonnement de tout le monde, et à la fin de la Neuvaine elle était parfaitement guérie. Qu'on imagine la joie de cette heureuse mère et son empressement à tenir sa promesse.

Mers-El-Kébir, Avril 1905.



# CHRONIQUE

## Salésienne

MALTEBRUGGE-GAND (Belgique).

Fête de S. Louis de Gonzague.

Le 20 juin dernier, l'Orphelinat S. Joseph était tout en fête. Les arcades des cloîtres et des salles avaient quitté leur aspect de sévérité pour revêtir un air de franche gaieté. La rectitude des lignes architecturales disparaissait sous un enchevêtrement de guirlandes multicolores et de bannières flottant joyeusement... Tous les visages étaient souriants et une animation inaccoutumée régnait dans toute la maison. Enfin on sentait qu'un événement extraordinaire allait avoir lieu. En effet nous préparions la fête du bon Père Directeur, Dom Mertens et nous avons profité de son absence pour lui faire une surprise.

La veille de la solennité, vers six heures du soir, la famille Salésienne de Maltebrugge, au grand complet, se trouvait réunie autour de son Père dans la salle des fêtes. M. M. Léopold et Léonard Blanchaert, nos dévoués coopérateurs, s'étaient joints à nous pour offrir leurs souhaits de bonne fête à notre excellent Directeur. Les confrères, les enfants, étudiants et apprentis, tour à tour et dans

différentes langues, vinrent féliciter le héros de la fête et lui offrir avec leurs hommages de profonde vénération leurs sentiments de filiale affection.

Nos jeunes ouvriers des divers ateliers avaient tenu à montrer, ce jour-là, leur savoir-faire : tailleurs, cordonniers, sculpteurs, etc., offrirent la fleur de leurs travaux. Nos chers et généreux bienfaiteurs n'avaient pas voulu laisser passer cette circonstance sans manifester leur attachement pour notre pauvre œuvre ; aussi de nombreux et utiles cadeaux destinés à la chapelle, au vestiaire, à toute la maison furent-ils présentés à notre vénéré directeur. Avant de terminer cette séance toute intime des souhaits, Dom Mertens prit la parole et remercia en termes affectueux tous ceux qui étaient présents ; il n'oublia pas les absents qui avaient coopéré à organiser cette fête de famille. Puis on se rendit à la chapelle pour recevoir la bénédiction du très Saint Sacrement.

Le lendemain, la journée commença par la messe de communion où tous les enfants s'approchèrent de la sainte Table. A 9h.  $\frac{1}{2}$  eut lieu la grand'messe en musique exécutée par la jeune maîtrise de l'orphelinat, qui nous a prouvé qu'elle pouvait bien faire et qu'elle promettait pour l'avenir. A midi, plusieurs amis de l'Œuvre avaient répondu à l'invitation qui leur avait été faite et étaient venus partager notre humble dîner, heureux de se trouver en famille en ce beau jour de réjouissance.

Pendant que tout le monde prenait ses ébats dans la cour de récréation, la cloche de l'église vint interrompre les jeux et nous inviter à nous rendre aux Vêpres chantées solennellement. Enfin, pour compléter le programme, une séance récréative nous était réservée ; chanteurs, narrateurs, phonographe, etc. se firent successivement entendre, et un habile prestidigitateur nous divertit fort avec ses jolis tours de passe-passe. La journée si belle et si bien remplie prenait fin à 8 heures, laissant dans le cœur de chacun le plus agréable souvenir et une impression de bonheur et de joie qui faisait dire à tous : « Rien n'est si doux qu'une fête de famille et qu'une journée dont les prémices sont offertes au Bon Dieu. »

Que le Seigneur, par l'intercession de Marie Auxiliatrice et de S. Louis de Gonzague, daigne bénir notre vénéré directeur et accorder prospérité à notre cher Orphelinat.

LIPPELOO (Belgique).— Le petit village de Lippelloo vient d'être le théâtre de joyeuses, et nous pouvons ajouter, de consolantes fêtes. Les Filles de

Marie Auxiliatrice qui furent installées dans la paroisse par les soins du vénéré et zélé curé, il y a un peu plus de deux ans, dirigent une école-garderie et un patronage de jeunes filles. Le jour de la Pentecôte s'ouvrait pour ces dernières une retraite de trois jours, et de nombreuses mères de famille prirent part à ces exercices spirituels prêchés par D. Mussen, prêtre salésien de la maison de Maltebrugge-Gand. La clôture de cette pieuse retraite fut marquée par une imposante cérémonie. L'école-garderie érigée par Mr. le Curé était devenue insuffisante. C'est alors que M. le Viconte de Beughem de Houten voulut bien faire construire un nouveau bâtiment pour suppléer au premier. Pour que la bénédiction de Dieu bénit cette œuvre, et pour donner plus de solennité à la cérémonie, M. de Beughem ne crut mieux faire que d'inviter Sa Grandeur Mgr Van den Branden, archevêque de Tyr pour bénir la maison. Sa Grandeur, qui, dans maintes circonstances déjà, s'est montrée si favorable aux Salésiens, témoigna encore une fois de sa vive sympathie, en acceptant de présider cette cérémonie. Donc, le 14 juin dernier, les cloches de la paroisse annonçaient l'arrivée de Monseigneur à Lippelloo. Ce fut tout un événement pour notre petit village qui n'a pas souvent le bonheur de recevoir la visite d'un archevêque. Sa Grandeur fit son entrée solennelle, précédée des enfants des écoles, du Patronage et des jeunes filles de la Congrégation de l'Immaculée Conception. A ses côtés se tenaient M. le Curé de Lippelloo, M. le doyen de Puers, M. le vicomte de Beughem et M. le Bourgmestre. Mgr l'archevêque procéda à la bénédiction de l'école, et, la cérémonie terminée, adressa quelques paroles d'édification aux parents et aux enfants. Avant de quitter le petit bourg de Lippelloo, Mgr daigna faire une visite aux humbles Filles de Marie Auxiliatrice ; dans une courte allocution il les exhorta à imiter le zèle et la charité de leur bon Père et fondateur Dom Bosco.

Que Sa Grandeur reçoive ici l'assurance des sentiments de profonde reconnaissance que ressentent pour elle tous les Salésiens et que Dieu lui accorde encore de longs jours. Que le Sacré-Cœur bénisse l'œuvre naissante de Lippelloo ainsi que tous ses dévoués et généreux bienfaiteurs.

TURIN. — Le dimanche 16 juillet avait lieu la réunion annuelle des Anciens Élèves, au nombre de plusieurs centaines, et le jeudi suivant, c'était le tour de plus de 70 Ecclésiastiques, anciens élèves aussi, qui venaient revoir le vieil Oratoire où ils

avaient passé tant de bonnes années et s'entretenir avec Dom Rua et les Supérieurs, leurs anciens maîtres. Belles réunions animées de la plus joyeuse cordialité, de l'affection la plus sincère et de la reconnaissance la plus entière.

— Quelques jours plus tard les jeunes apprentis donnaient la preuve solennelle de leur science catéchistique en se disputant devant une brillante assistance et d'une manière acharnée les prix et les accessits.

— Le 12 août nous pouvions saluer à l'Oratoire Mgr Philippe, vénérable prêtre qui depuis 33 ans se consacre avec un zèle vraiment apostolique aux missions du Brésil. Il fut le fondateur et il reste le bienfaiteur insigne des deux maisons salésiennes de Guaratinguetà du Brésil.

— Enfin le 15 août, les étudiants de l'Oratoire recevaient leurs prix des mains de S. G. Mgr. Cagliero et de notre Vénéré Supérieur Général, Dom Rua.

---

MILAN. — Le 21 juin dernier, l'Oratoire Salésien recevait la visite de Son Éminence le Cardinal-Archevêque, du Syndic de la ville, le Sénateur Ponti et du représentant du Préfet, le chevalier Simoni. Les personnages étaient heureux de venir remettre au directeur de cet Oratoire la grande médaille d'or et les quatre médailles d'argent conférées par la Chambre de Commerce de Milan qui ne voit pas seulement dans cet Institut un établissement de bienfaisance, mais une véritable et remarquable école d'Arts et Métiers. Nous avons déjà précédemment dit que les travaux des jeunes apprentis avaient été très appréciés à la dernière Exposition.

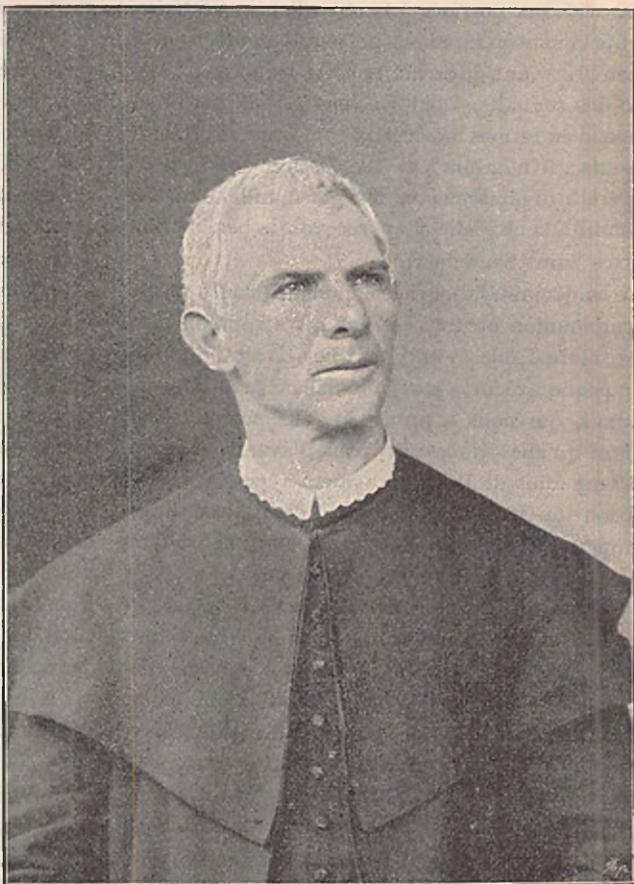
---

MOSQUERA (Colombie). — Nous extrayons d'une lettre de Dom Fierro à Dom Rua les détails suivants sur les origines de la maison salésienne de Mosquera.

Il n'y a que quelques années, lorsque la maison destinée à la formation de notre personnel en Colombie était à Fontibon, deux jeunes clercs s'en

allaient à Mosquera pour y faire le catéchisme à l'Oratoire établi dans cette localité. Ils y étaient puissamment aidés par M. Fonseca sa digne épouse et Mme Groot de K., généreux bienfaiteurs de l'Œuvre. C'est de cette manière que nous entrâmes en relations avec M. Fonseca qui tenait à recevoir chez lui les deux jeunes catéchistes.

Le climat de Fontibon était très humide et par conséquent peu favorable à la santé ; les Supé-



Mgr PHILIPPE  
Fondateur des Maisons de Guaratinguetà.

rieurs décidèrent alors de transporter ailleurs cette maison de formation et ils jetèrent les yeux sur celle de M. Fonseca. Bien située, très vaste avec de grandes cours pouvant être plus tard facilement transformées, placée au centre d'un village qui nécessairement se développera bientôt, cette maison convenait sous tous rapports. Mais la somme qu'on en demandait était trop considérable, plus de 100000 francs ! Où les trouver ? On fit donc de nécessité vertu et on continua d'habiter Fontibon. Deux ou trois ans se passèrent au cours desquels

Mme Fonseca mourut. Pour nous nous avons cessé de penser à cette maison et nous nous préoccupions de contruire ailleurs, malgré de très grandes difficultés.

Durant les solennelles fêtes célébrées en l'honneur du Sacré-Cœur à l'occasion du nouveau siècle, une plus grande ferveur se manifesta dans tout l'Oratoire et l'on sollicita plus vivement l'acquisition d'une maison. Il en fut de même l'année suivante où chaque jour Notre Seigneur entendit les supplications que nous faisons monter vers son divin Cœur. Et voilà que précisément dans la Neuvième préparatoire à la fête du Sacré-Cœur, M. Fonseca se présente à notre cher Inspecteur, Dom Rabagliati, et lui dit : « Je n'ai pas d'enfants ; ma femme en mourant me manifesta son désir de me voir léguer notre maison à une œuvre de bienfaisance ; je ne veux pas attendre à être à l'article de la mort pour faire acte de charité. Je sais que vous en avez absolument besoin ; installez-vous y le plus promptement possible. »

Vous pouvez vous imaginer, bien-aimé Père, quel fut notre cri de reconnaissance envers le Sacré-Cœur et comme notre dévotion s'en accrut en voyant nos prières si merveilleusement exaucées. M. Fonseca ne s'en tint pas là, et dans la suite, il ne fut pas seulement notre grand bienfaiteur, mais véritablement un père.

C'est ainsi qu'est née la maison de Mosquera où nous nous établîmes dès le commencement de l'année suivante. Elle contient actuellement une quinzaine de jeunes clercs, qui, avec la protection de Marie Auxiliatrice et du Sacré-Cœur de Jésus, deviendront les apôtres de leur pays dans le champ immense de la Colombie que la divine Providence a départi aux Fils de Dom Bosco. M. Fonseca continue à nous multiplier ses bienfaits et dans sa grande générosité envers les Salésiens, il n'a voulu se réserver dans son immense maison qu'une chambrette d'où il espère bien, nous dit-il, monter au ciel. Nous prions et nous vous demandons de faire prier pour que le Seigneur exauce le vœu de ce grand homme de bien après une longue et heureuse vie passée au milieu de nous.



### Madame Veuve Jules Conrardy.

Une absence d'assez longue durée nous a empêché les mois précédents d'inscrire dans la liste des Coopérateurs défunts le nom de Mme veuve J Conrardy, de la recommander aux prières ferventes de tous les lecteurs du *Bulletin* salésien et en même temps de lui payer notre juste tribut de reconnaissance pour le zélé dévouement qu'elle ne cessa de montrer à l'égard de l'Orphelinat Saint Jean Berchmans depuis la fondation de celui-ci jusqu'au moment où la mort vint la surprendre inopinément le 18 juin dernier. Elle fut une bienfaitrice de la première heure et on doit la regarder comme la fondatrice de l'œuvre si utile du *Tricot* dont le nom indique le but, et à laquelle elle se consacra d'une manière toute particulière. Elle se donna à l'Œuvre de Dom Bosco mais elle ne fut vraiment contente que lorsqu'elle lui eut offert un de ses deux fils tandis qu'un autre entraît au Séminaire des Missions de Scheut.

Sans doute la regrettée défunte a déjà eu un large tribut de suffrages de la part de ses chers enfants de S. Jean Berchmans, mais nous avons l'assurance que tous les Coopérateurs voudront s'unir à eux et à nous pour nous aider à nous acquitter envers une âme dont la vie peut servir de modèle aux amis de nos œuvres dans leurs rapports de charité avec les Fils de Don Bosco et leurs entreprises de salut.

### Madame Joséphine Conrardy.

Quelques jours plus tard Madame Joséphine Conrardy rejoignait dans la tombe sa belle-sœur après une maladie de plusieurs mois. Elle aussi fut une des dévouées à l'Œuvre Salésienne et nous la recommandons vivement aux ferventes prières de nos chers Coopérateurs.

### M. le docteur Charles Joseph Louwers.

Le 30 juin dernier, Dieu rappelait à lui après lui avoir donné d'acquérir de nouveaux mérites pen-

dant trois longues années de cruelles souffrances chrétiennement supportées Monsieur le docteur Charles Joseph Louwers que l'on peut avec raison placer en première ligne parmi les Coopérateurs salésiens et particulièrement parmi les bienfaiteurs les plus insignes de l'Orphelinat S. Jean Berchmans de Liège. C'est qu'en effet depuis l'origine de cette Maison il consacra son dévouement, son temps, sa science et ses soins vraiment paternels aux enfants de l'Orphelinat « Le bon docteur ! » comme ils l'appelaient tous. C'est qu'en effet il fut bon de toutes manières. Son zèle ne connut jamais pendant ce long espace de temps ni refroidissement ni ralentissement ni même la moindre intermittence. En plusieurs occasions particulièrement pénibles (notamment pendant des épidémies d'influenza) le bon docteur ne laissa pas d'entreprendre jusqu'à quatre fois dans la même journée la montée rapide de la rue des Wallons pour suivre de plus près la marche du mal dont étaient atteints plusieurs de ses petits amis, mieux vaut dire, de ses enfants et pour les disputer à la mort. Nous savons comment grâce à son dévouement inlassable, à sa science profonde, à ses prières, il parvint à sauver quelques uns des malades qui donnaient les craintes les plus sérieuses.

Nous aimons à croire que l'ange du Seigneur aura écrit son nom au livre d'or qui contient celui de tous les prédestinés, car sa vie a été toute entière remplie d'œuvres de foi, de charité, de zèle, de dévouement et de générosité. Que cependant s'il avait emporté de cette vie un peu de cette poussière mondaine dont les justes eux-mêmes ont tant de peine à se débarrasser, qui ternit l'éclat de la beauté d'une âme, et retarde son entrée dans la gloire, imitons les enfants de l'Orphelinat de St. Jean Berchmans qui de concert avec leurs maîtres ont prié et prient encore pour leur « bon docteur » ; venons aussi, chers Coopérateurs, à son secours par nos prières et nos suffrages et obtenons de la Miséricorde infinie de Dieu l'entrée au Paradis de ce bon et fidèle serviteur.

---

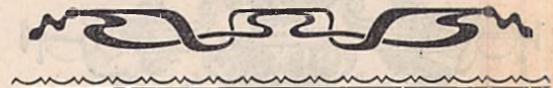
### III. le Chevalier

#### Georges-Maximilien-Ambroise de Lance.

Il semble que l'Orphelinat St Jean Berchmans de Liège soit bien agréable à Dieu, puisque le bon Maître l'éprouve durement. C'est dans l'espace d'à peine deux mois le quatrième deuil dans la grande famille des Coopérateurs salésiens, et ce dernier atteint profondément les maîtres et les en-

fants de cet établissement. C'est à Visé qu'est mort M. le Chevalier de Lance, décoré de l'Ordre de Pie IX, membre du Conseil de Fabrique de St Denys-Liège, et insigne bienfaiteur de la Maison salésienne de cette ville. Il n'était pas encore fort âgé, mais il avait été très sensiblement affecté par la mort récente de sa sœur, Mlle Bertha de Lance, dont le *Bulletin* de Mai 1904 signalait le décès, et depuis quelques mois il trainait une existence malade. Un mieux s'était fait sentir, il y a trois semaines, mais il n'était que relatif et le divin Maître l'appelaient bientôt à recevoir la récompense de sa grande charité. La grande charité de M. le chevalier de Lance ! Elle se manifesta envers toutes les Œuvres mais surtout à l'égard de l'Œuvre de Dom Bosco, dès qu'il fut question d'établir à Liège une maison salésienne, et il voulut contribuer puissamment à l'achat du terrain où devait s'élever l'établissement Saint Jean Berchmans. De ce jour il fit sienne cette maison et il regarda comme ses enfants les Orphelins qui y entrèrent. Il fut l'ami de tous les instants, mais surtout dans les moments critiques il se montra le véritable, le généreux Coopérateur, secondé par son aimable sœur. Comme il se plaisait au milieu de ses chers petits, et nulle fête ne se passa à l'Oratoire sans que M. le chevalier de Lance y participa par sa présence et par ses généreux cadeaux. Il ne se contentait pas de voir les Orphelins chez eux ; il les voulait aussi chez lui, et chaque année, pendant le temps des vacances il les recevait dans sa magnifique propriété de Visé où il ne savait qu'inventer pour ajouter à leur bonheur.

Immenses sont les regrets qu'emporte avec lui ce généreux bienfaiteur, ce bon ami de l'Œuvre Salésienne à Liège, et longtemps, ou plutôt toujours l'Orphelinat Saint Jean Berchmans gardera le souvenir de cet homme de bien. Associons-nous, bien chers coopérateurs, aux prières qui sont faites pour le repos de son âme de la part de tous ces enfants, de ces maîtres qu'il aimait d'une tendresse particulière, et obtenons que le Seigneur par l'intercession de sa divine Mère, Marie Auxiliatrice pour laquelle il eut une filiale dévotion, lui accorde la récompense éternelle promise à l'homme charitable.



Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.  
Gérant : JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)  
Rue Cottolengo, 32.